

Joseph Yancolo

La tuerie du 14 février 1952
au Moule

(Le massacre de la saint valentin)

Récit



Atanaz et Léone, deux enfants que trois années séparaient dans leur turbulente vie, se développaient de concert.

Ils traversaient leur enfance, comme devraient le faire tous les enfants dans le monde, en toute insouciance.

Insouciance ! J'allais dire en toute liberté, sillonnant la campagne à travers champs, dégustant un fruit par-ci une canne à sucre par-là, organisant des combats de taureaux.

– De taureaux ?

– Oui, de taureaux ! Des zébus de plusieurs centaines de kilos.

– Oh !

– Oui, à l'instar des combats de coqs, rien que pour leur propre plaisir d'enfants.

Plaisir innocent !

Que leur importaient les soucis des adultes responsables, pourvu qu'ils s'amuse.

Dangereux ?

Pourvu qu'ils vivent l'innocence quoi ! Et alors ?

Malgré la colère des parents, nulle rossée ne put avoir raison d'eux.

Coups, rossées, fouet ?

Esclavage !

Puisque, pour eux, la « dangerosité » de l'acte ne se mesurait qu'à a posteriori.

Mesurer !

Ah ! Bon.

Quant aux adultes « responsables », ils n'avaient pas intérêt à manifester devant Tanaz et Léone une quelconque faiblesse en face d'eux.

Moquerie, tracasserie.

Ah ! ah ! Ah !

Léone ne laissait rien passer.

Rien... Rien de rien !

Quel que soit le handicap de l'autre.

– Oh !

La faiblesse de l'autre.

– Ah !

Il était l'objet de risée, parfois démentielle.

Ciel ! fou, fou, fou !

Et les pères Tintin et Kamélis, notamment, en firent les frais ?

Frais ! Apa tou, appâter ?

Non. Pas alevin, conséquences, oui ! Ils connurent, chacun leur tour, la risée des enfants.

Dur, dur ! Méchanceté ?

Non... ! Pas méchanceté, crédulité.

Ah bon !

Mais tout cela n'avait rien de bien méchant. Lulu (Léone) ne faisait que dauber certaines personnes, sans plus, marque d'une certaine précocité d'esprit.

J'ai dit précoce ? Elle était précoce !

C'est ça ? Oui !

Grande, svelte, ses yeux brillaient kon klindindin lannwit (comme deux lucioles dans la nuit). Toujours souriante, elle savait toutefois piquer sa colère quand il le fallait, la Lulu.

Oui, parfois, coléreuse !

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Ouille !

Ouille ? Ah !

Wè.

Quant à Tanaz (Atanz), il était l'amortisseur de dégâts, pas toujours efficace d'ailleurs, mais toutefois nécessaire.

Soupape !

Élancé et fin, ses camarades de classe l'avaient surnommé Fildifè (Fil de fer). D'autres aussi l'appelaient Tiklou (P'tit clou).

Fin, fin, fin ?

Fin. Fil, métal, animal, végétal, synthétique. Effilé quoi !

Ses compagnons de chasse au « jèspôm » (lance-pierre) ou avec lesquels il organisait des parties de « manjé kann » dans les cannaies de l'habitation des Blancs, s'installaient au milieu du champ de cannes à sucre pour manger le maximum de cannes, jusqu'à satiété. Bien sûr, lors de la coupe de la parcelle, les ouvriers coupeurs ne trouvaient à la place de la partie que des herbes de Guinée et/ou de jeunes pousses.

Les enfants ne mesurent pas toujours la portée de leurs actes ! Si oui, a posteriori.

Tanz aimait aller dans les veillées mortuaires, où les meilleurs lutteurs profitaient pour se mesurer. Mais Tanz ne pouvait pas lutter compte tenu de son

jeune âge et surtout parce que trop effilé, two flo. Il ne faisait pas le poids, Tanaz.

Quand bien même cherchait-il à entrer dans la ronde, il y avait toujours une connaissance pas loin pour lui héler : « Ti boug, soti-w la » !

Quel délire !

Las de se faire éjecter des rondes, Tanaz se mit à se forger un corps bien musclé. Il se procura des bouts de ferraille (roues de locomotif, essieu, etc.). Les parents le rappelaient toujours à l'ordre en lui disant qu'il était trop jeune et qu'il allait se démonter quelque chose. C'est pour quand je serai plus grand, répondait-il. Mais de temps en temps, il se faisait les muscles des bras et les abdos.

Il supportait mal les moqueries de Lulu qui lui disait trop souvent qu'il était « flègèdè ».

Les délires de Léone et d'Atanaz

Dans les hauteurs de Château Gaillard, il y avait une case de deux pièces, flanquée d'une véranda sur sa façade-route. C'était la case des parents d'Atanaz et de Léone, deux enfants qui, malgré leur jeune âge, faisaient les quatre cents coups dans la région.

Château Gaillard était une ancienne habitation qui appartenait jadis à une famille de Blancs-France. Elle venait, peut-être, de Château Gaillard, du côté de la ville « Les Andelys », dans le département de l'Eure en France. On peut d'ailleurs y voir encore aujourd'hui les ruines du château du même nom. Elle venait peut-être d'ailleurs et avait appelé la petite habitation ainsi parce qu'elle aimait bien ce nom-là.

Rien d'officiel, c'est là une supposition. Des traces sur l'origine de beaucoup d'appellations des habita-

tions sont quasiment inexistantes dans les archives. C'est le lien le plus probable que l'on puisse avancer.

Cette petite habitation faisait limite avec celle des Gondrecourt dans les hauteurs de Pavé qui est aujourd'hui un lieu-dit traversé par la route qui va du Moule aux Abymes en passant par les Grands Fonds.

Ambroise Etienne de Gondrecourt, né à Narbonne, dans le Sud-ouest de la France, arriva très jeune en Guadeloupe vers 1800 et s'installa dans la région du Moule. La famille possédait des habitations sur le territoire de la commune de Sainte-Anne et du Moule. Mais on n'en sait pas plus sur ces gens. Lequel de la famille possédait la petite habitation ? On ne saurait le dire, car il y avait plusieurs frères et sœurs.

*
* *
*

Des deux enfants, Atanaz était le plus âgé. Il avait alors huit ans et demi et sa sœur cinq calendriers. Tanaz devait passer par tous les caprices de sa petite sœur. Celle-ci utilisait même, quand il le fallait, les moyens forts pour se faire obéir par son grand frère. Sété on ti gyèp ! (C'était une petite guêpe !)

C'est ainsi qu'un jour, alors que son frère jouait à l'équilibriste sur la balustrade de la véranda de la case familiale, elle le somma, à plusieurs reprises, d'arrêter car il pourrait tomber et se faire mal. Mais Tanaz ne l'entendait pas de cette oreille. Il voulait à tout prix prouver à sa petite sœur qu'il était le grand frère et, de ce fait, ne pouvait tomber. Alors, pour se faire obéir, Lulu ramassa un gravillon qu'elle lui lança à la tête.

Le projectile ouvrit l'arcade sourcilière de Tanaz qui se mit à saigner comme un porc lors de sa mise à mort pour les fêtes de Noël, alors que sa petite sœur, elle, lui criait en pleurant :

– Je t'avais bien dit de descendre, ..., je t'avais bien dit ça !

Elle était inconsolable, la petite Lulu.

Mais après que le grand frère l'eut aidée à essuyer ses larmes, il fallut trouver comment expliquer cet incident aux parents quand ceux-ci rentreraient des bois, de leur jardin quoi ! car une telle marque ne pouvait pas passer inaperçue.

Aïe... aïe... aïe... ! Ouille !

Il faut aussi dire que « Man Louis », en rentrant des bois, mine de rien, procédait à une inspection détaillée des lieux, des habits du jour, etc. Et les bambins le savaient.

Il fut alors convenu entre les deux gamins que c'était Lulu qui allait raconter les faits aux parents. Mais comme la maman serait la première à leur parler, c'était par elle qu'elle allait commencer.

Après le câlin habituel à Maman et avant même que celle-ci ne l'interrogât sur sa journée, Lulu lui dit :

– Tu sais maman, Tanaz et moi on jouait...

La maman, malgré la lourde fatigue de la journée au champ à fouiller des patates douces, des ignames et des malangas, – elle était cassée la maman – ! écouta l'histoire du début jusqu'à la fin sans broncher.

Dur, dur !

Mais quand Léone eut fini, la mère cassa une branche de « tibalé » avec laquelle elle lui administra « on kalité kapitchet » (une bonne raclée) en lui disant : « é si outé roté zyé a timoun an mwen. Ou

two anmèdan timoun-la sa ». (Tu aurais pu crever l'œil de mon enfant. Tu es trop turbulente)

Ouille... ouille ! Ça brûle ! Chaud ! Chaud ! Ça fait mal !

Alors ce fut le tour du grand frère de pleurer avec sa petite sœur.

– Rien, c'est rien ! Ce ne sont que des larmes ! Elles s'estompent avec la brûlure du « tibalé », c'est tout !

Yo té kon chyen é chat ! (Ils étaient comme chien et chat)

Plus tard au lit, Tanaz dit à Lulu :

– Bien fait pour toi ! Ah ! Bien fait pour ta ...,

– Quoi ?

– Non ! Pas ça !

Et Lulu de lui répondre :

– Ça ne m'a même pas fait mal.

– Wè, menteuse, lui rétorqua Tanaz, et tu as pleuré !

– Pleuré ? Pleuré... moi !

– Wè, pleuré toi.

– Je ne parle plus avec toi, lui répondit Lulu. Bouche bée. Bouche cousue !

Cousue ? Ah non, silence !

Puis ils ne tardèrent pas à s'endormir.

*

* * *

Trois années séparaient les deux bambins, mais à l'âge de sept ans Lulu avait, pourrait-on dire, la

maturité de son grand frère. Ingénieuse, elle trouvait toujours des situations drôles mais combien désagréables parce que moqueuses, à l'adresse des grandes personnes, à vivre avec son frère. Et même si cela tracassait les parents des deux enfants, il n'empêche qu'ils ne pouvaient pas ne pas rire des blagues et autres moqueries fomentées par Lulu. Ha ha ! Tanaz arrivait même à trouver parfois que les parents chouchoutaient un peu plus Lulu que lui.

Jaloux... ?

Ah ! Oui.

Pas interdit ?

Non ! Normal. Gênant peut-être... sûrement même !

Ok.

Un jour, alors qu'il était dans les bras de sa mère, elle lui dit :

– Dégage, tu aimes trop les câlins.

Tanaz en profita pour lui lancer :

– Je trouve que vous cajolez plus Lulu que moi.

– Qu'est-ce que tu vas chercher là ? lui répliqua aussitôt la maman. Tu es plus grand et contrairement à toi, Lulu vient encore souvent réclamer des câlins et pour cela, c'est plutôt nous qui venons vers toi. Ce n'est pas vrai ? lui demanda la mère.

– C'est vrai répondit Tanaz.

Ouf ! Ça passe.

– C'est parce que tu commences à être plus indépendant, mon p'tit homme, lui dit la mère !

Tanaz fit un gros bisou à sa maman et se sauva.

*

* *

– Ne crois pas que les parents ne savent que frapper, dit Lulu un jour à son frère. Maman rigole bien des fois ouvertement. Mais papa, lui, rit en cachette. Faut pas croire, mais il faut qu'ils nous frappent pour nous montrer que c'est eux les parents, et qu'ils nous aiment, peut-être. Pas vrai grand frère ?

– C'est juste lui, répondit Tanaz.

– Quand nous serons vieux, peut-être que nous allons frapper aussi nos enfants « pour un oui ou pour un non » ! Histoire de leur rappeler que nous sommes leurs parents et que nous les aimons. C'est absurde, non ? Quand je serai grande, continua Lulu, je ne vais pas laisser maman et papa me frapper.

– Mais tu es leur enfant ! répliqua Tanaz. Ils en ont le droit. Regarde Eyé, notre grande sœur, elle a 21 ans et papa la corrige.

– Quand j'aurai 21 ans, je serai une femme... je serai une grande personne, quoi. Je pourrai les corriger aussi, réagit Lulu.

– Tais-toi ! lui dit Tanaz. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu parles pour ne rien dire de bon. Tu as déjà vu des enfants corriger leurs parents ? Tu ne cesses pas de dire n'importe quoi. Tu dis même des sottises !

– Je me tais si je veux, lui répondit Lulu. Je n'aime pas que l'on me batte et puis c'est tout. Je ne vais pas les battre mais je pourrai leur rendre leurs coups s'ils me frappent comme papa frappe Eyé avec la courroie avec laquelle il « joucle » ses bœufs.

– Tu dis « joucler » au lieu d'atteler ? Ah bon !

– Ça fait mal, oui, Tanaz. Pas vrai ?

– Ça fait mal, c'est vrai mais les enfants n'ont pas le droit de taper leurs parents. Sinon, la malédiction va tomber sur toi.

– La malédiction ! C'est quoi la malédiction Tanaz ? lui demanda Lulu.

– Ça veut dire que le malheur va tomber sur toi, tu seras maudite.

– Maudite !... Comment je serai maudite, grand frère ?

– Tu seras rejetée par la société... par les gens qui auront appris que tu as frappé ton père ou ta mère. C'est pourquoi il ne faut pas faire ça !

– Je disais ça comme ça pour rire, répliqua Lulu. Or toi tu crois tout ce que je dis, pas vrai Tanaz ? ... Mais je pense que les enfants, eux aussi, devraient pouvoir maudire les parents qui les battent.

Embarrassé, Tanaz ne répondit pas à sa petite sœur. N'empêche, il pensait que Lulu parlait pour de vrai car elle n'avait jamais peur de rien. C'était une vraie guêpe, la Lulu.

Mais peut-être a-t-elle peur d'être maudite ? pensa Tanaz dans son cœur.

Après quelques secondes, Tanaz dit à Lulu, comme pour la taquiner un brin :

– Dis-moi, p'tite sœur, tu es sûre que tu disais ça pour rire ? N'as-tu pas plutôt un peu peur d'être maudite ?

Alors Lulu confondue croisa les bras sur sa poitrine en boudant, sans mot dire.

Tanaz, en douce, savoura fièrement sa victoire en pensant : et toc j'ai terni le ciel de Lulu !

*
* *

Au début des années cinquante, la famille acheta un flanc de morne, le long de la départementale qui traverse Château Gaillard.

Leur case fut transportée par charriot à bœufs sur la propriété et plantée au bord de la départementale, à la section Pavé.

En ce temps-là, les maisons étaient transportées sur charriot tiré par quatre ou six bœufs, suivant la grandeur de celles-ci. C'était une opération très délicate, dangereuse même, car vu la faible largeur du charriot par rapport à celle de la maison transportée, au moindre roulis, toute la charge se renverserait avec les graves conséquences que cela pourrait entraîner. Des enfants couraient et criaient, accompagnant l'équipage jusqu'à destination.

La section Pavé est formée de quelques maisons dispersées ça et là le long de la route de Château Gaillard qui mène à Belle Vue, lieu-dit qui s'est construit autour de la distillerie qui produit le rhum Damoiseau, du nom du propriétaire, et précède le bourg du Moule.

Cette route qui mène aux Abymes, par des embranchements, dessert d'ailleurs toute la Grande-Terre.

L'arrivée aux abords de cette grande route passagère régalaient les enfants qui verraient ainsi passer vwati (voitures), kabwèt a bèf (charrettes tirées par des bœufs), men osi plen moun (mais aussi plein de gens), devant la maison familiale. C'était, pour ainsi dire, comme de l'animation pour les enfants.